

JAMIE
FORD

La Ballade de Willow

ROMAN

« Un roman sur l'innocence et sa perte,
le désir et le pouvoir de l'amour. »

Nancy Horan


CHARLESTON
POCHE

Une histoire de sacrifice, d'amour et de pardon

1934. William Eng, un Sino-Américain de 12 ans, vit dans un orphelinat de Seattle depuis près de cinq ans. Personne ne veut l'adopter en raison de ses origines.

Un jour, alors qu'il est au cinéma à l'occasion de son anniversaire, il entraperçoit dans une bande-annonce l'actrice et chanteuse Willow Frost, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à sa mère, Liu Song. William décide de s'enfuir de l'orphelinat pour la retrouver. Mais les retrouvailles ne se passent pas comme il l'espérait...

« Jamie Ford est un romancier de premier ordre, et avec *La Ballade de Willow*, il nous démontre sa propension incroyable à nous faire pleurer. »

Pat Conroy

Auteur américain, Jamie Ford a grandi près du quartier chinois de Seattle. Il s'est fait remarquer avec *Hôtel des souvenirs doux-amers*, son premier roman. *La Ballade de Willow* est best-seller du *New York Times*.

Traduit de l'anglais par Isabelle Chapman

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-210-5



9 782368 122105

8,90 euros
Prix TTC France


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LA BALLADE
DE WILLOW

Titre original : *Songs of Willow Frost*

© Jamie Ford, 2013

© Presses de la Cité, 2015 pour la traduction française

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-210-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (LillyCharleston) !

Jamie Ford

LA BALLADE
DE WILLOW

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Chapman*

PRESSES DE LA CITÉ

*Ce roman est dédié à ma mère,
à qui je téléphonais tous les samedis soir*

« I lost the angel who gave
me summer the whole winter
through.

I lost the gladness that turned
into sadness,

When I lost you¹. »

Irving BERLIN,
When I Lost You, 1912

1. « J'ai perdu l'ange qui m'a fait vivre en été tout un hiver
durant./J'ai perdu la joie qui s'est muée en tristesse,/Lorsque
je t'ai perdue. » (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

LE SACRÉ-CŒUR

(1934)

William Eng fut réveillé par le claquement sec d'une ceinture en cuir et les grincements des ressorts rouillés du mince matelas de son lit de camp métallique. Les paupières soigneusement closes, il écouta les pieds nus et nerveux des enfants piétinant le parquet glacial. Ses draps, avant d'être brutalement rabattus, se tendirent et se gonflèrent telle une voile au souffle des alizés. Porté par les courants de son imagination, il se laissa dériver vers un ailleurs – n'importe où loin de l'orphelinat du Sacré-Cœur, où les sœurs démarraient la journée en fouettant ceux qui avaient mouillé leur lit.

Si ses mains n'avaient pas été ligotées aux barreaux du lit, il se serait redressé et mis, comme les autres, au garde-à-vous pour l'inspection.

— Je vous avais bien dit que ça serait efficace, déclara sœur Briganti en se tournant vers deux

garçons de salle dont le blanc immaculé des uniformes empesés soulignait le teint mat.

Sœur Briganti ayant dans l'idée que si les garçons mouillaient leur lit, c'était parce qu'ils « se touchaient », elle avait commencé par nouer les lacets de leurs chaussures à leurs poignets. Cette mesure n'ayant servi à rien, depuis quelque temps elle les attachait carrément à leur lit.

— C'est un miracle ! s'exclama-t-elle en tâtant le drap entre les jambes de William.

Il la vit se signer puis renifler ses doigts, ses yeux et ses mains ne lui ayant sans doute pas procuré des preuves suffisantes. Amen, murmura intérieurement William en comprenant que le lit était sec. À l'instar des petits orphelins de l'établissement, sœur Briganti s'attendait toujours au pire. Et de ce point de vue, elle était rarement, sinon jamais, déçue.

Une fois les garçons libérés, le dernier coupable puni et les pleurs taris, William fut enfin autorisé à aller se laver. Il contempla l'alignement de brosses à dents et de gants de toilette identiques accrochés au mur de la salle de bains. La veille au soir, il y en avait quarante, mais ce matin il en manquait un de chaque. La rumeur se répandit comme une traînée de poudre : Qui avait bien pu s'évader ?

Tommy Yuen. William n'eut qu'à passer en revue les visages autour de lui pour constater l'absence de celui de Tommy. Il s'est sauvé pendant la nuit, je suis maintenant le seul Chinois au Sacré-Cœur, se dit-il.

Le sentiment de solitude et de tristesse était compensé par le soulagement d'avoir échappé à la ceinture, remplacée ce matin par les sourires pleins

d'espoir de ses camarades se débarbouillant devant la rangée de lavabos.

— Bon anniversaire, Willie ! lui lança au passage un garçon au visage criblé de taches de rousseur.

Certains fredonnaient ou sifflotaient « Happy Birthday ». Le 28 septembre 1934, c'était le douzième anniversaire de William, et c'était l'anniversaire de tout le monde – plus facile ainsi de ne pas oublier.

Le jour de l'armistice aurait été plus approprié, songea William, les plus vieux pensionnaires du Sacré-Cœur ayant souvent perdu leur père pendant la Grande Guerre, ou le 29 octobre – le « mardi noir », quand le pays tout entier avait plongé dans la crise. Depuis le krach, le nombre d'orphelins avait triplé. Mais sœur Briganti avait choisi la date de l'élection du vénérable pape Léon XII comme jour d'anniversaire collectif. En guise de cadeau, on leur offrait un trajet en tramway depuis Laurelhurst jusqu'en ville, où on leur distribuerait à chacun un nickel à l'effigie du bison, une petite pièce blanche de cinq cents à dépenser chez le marchand de bonbons ambulants avant la séance de cinéma parlant au Moore.

La cerise sur le gâteau, se dit William, c'est que le jour de nos anniversaires, et seulement ce jour-là, nous sommes autorisés à demander des nouvelles de nos mères.

La messe d'anniversaire était la plus longue de l'année, plus longue même que celle de la nuit de Noël. William s'efforçait de se tenir tranquille pendant que le père Bartholomew n'en finissait pas d'évoquer la Sainte Vierge. Pourtant *elle* ne pouvait

pas faire oublier aux garçons leur grand jour. Les filles assises de l'autre côté de la chapelle étaient soit indifférentes parce que cela n'était pas leur fête, soit secrètement jalouses. Toujours est-il que ces propos sur la Sainte Vierge n'avaient aucun sens pour les plus jeunes pensionnaires, dont beaucoup venaient d'arriver et n'étaient même pas de véritables orphelins, du moins pas comme Annie la petite orpheline, dont on pouvait suivre les aventures dans les pages illustrées du journal ou à la radio. Contrairement à l'intrépide gamine à la tignasse ébouriffée, qui, confrontée aux pires catastrophes, se bornait à s'exclamer avec aplomb « Saperlipopette ! », la plupart des garçons et des filles du Sacré-Cœur avaient encore des parents quelque part dans la nature ; mais où qu'ils fussent, ceux-ci étaient aussi inaptes à mettre du pain sur la table que des chaussures aux pieds de leurs enfants. Voilà comment Dante Grimaldi a échoué chez nous, pensa William en promenant les yeux autour de lui. Après l'accident ayant coûté la vie à son père, la mère de Dante avait laissé celui-ci au rayon jouets du grand magasin Woolworth sur la Troisième Avenue, et elle n'était jamais revenue le chercher. Sunny Sixkiller avait vu sa maman pour la dernière fois dans la section jeunesse de la nouvelle bibliothèque Carnegie à Snohomish. Charlotte Rigg avait été trouvée assise sous la pluie sur les marches de marbre de la cathédrale Saint James – on racontait que sa grand-mère avait allumé un cierge en priant pour elle et même s'était confessée avant de s'éclipser par une porte dérobée. Et puis il y avait ceux qui avaient de la chance. Leurs mères étaient venues et avaient signé

une liasse de feuilles de papier carbone confiant la garde de leurs enfants aux sœurs du Sacré-Cœur. Elles promettaient toujours de leur rendre visite la semaine suivante. Parfois elles tenaient parole, mais le plus souvent le temps s'étirait d'une semaine à un mois, ou à un an, voire à l'éternité. Et pourtant, leurs mères s'étaient toutes engagées (devant sœur Briganti et devant Dieu) à revenir un jour.

Après la communion, William, une hostie fade collée à son palais, attendit en rang avec les autres garçons devant le bureau. Chaque année, en effet, mère Angelini, la prieure du Sacré-Cœur, procédait à une évaluation physique et spirituelle des garçons. S'ils remplissaient les conditions requises, ils obtenaient la permission de sortir. William faisait de son mieux pour se tenir tranquille et avoir l'air content. Il imitait le sourire joyeux des autres. Mais en son for intérieur, il revoyait la dernière image, le dernier souvenir qu'il avait de sa mère. Dans la baignoire de leur appartement du Bush, un ancien hôtel converti en immeuble d'habitation. William s'était réveillé au milieu de la nuit et, en traversant le couloir pour aller se servir à boire au robinet de la cuisine, il s'était rendu compte qu'elle n'était pas encore sortie du bain après toutes ces heures. Il avait attendu un peu, mais à minuit et une minute, il s'était décidé à regarder par la serrure rouillée. On aurait dit qu'elle s'était endormie dans la baignoire à pieds de lion, le visage penché vers la porte ; une mèche de cheveux noirs mouillée dessinait sur sa joue un point d'interrogation. Son bras pendait paresseusement par-dessus le rebord. Des gouttes d'eau tombaient lentement de ses doigts. L'unique

ampoule nue au plafond clignotait dans le courant d'air. Après avoir crié et tambouriné en vain contre la porte, William se précipita de l'autre côté de la rue chez le Dr Luke, qui habitait au-dessus de son cabinet. Le médecin força la porte de la salle de bains et enveloppa la mère de William dans des serviettes avant de la soulever dans ses bras, de descendre deux volées d'escalier et de monter dans un taxi qui attendait en bas, destination l'hôpital Providence.

Il m'a laissé seul, se rappela William, revoyant les tourbillons d'eau rosâtre s'écoulant par la bonde avec d'affreux gargouillis. Au fond de la baignoire, il avait découvert une savonnette Ivory et une baguette laquée, une seule, dont l'extrémité la plus large était incrustée de nacre et dont la pointe était vraiment très pointue. Il s'était demandé, et il se demandait toujours, ce que cette baguette faisait là.

— C'est à toi, Willie, dit sœur Briganti en appuyant son ordre d'un claquement de doigts.

William tint la porte à son ami Sunny qui sortait du bureau, les joues rouge cerise et les manches luisantes de morve.

— À ton tour, marmonna Sunny en reniflant.

Il serrait dans son poing une enveloppe qu'il fit mine de chiffonner pour la jeter par terre, avant de la fourrer dans la poche arrière de son pantalon.

— Qu'est-ce qui est écrit ? interrogea un garçon dans le rang derrière William.

Sunny se borna à secouer la tête, les yeux au sol. Les lettres de parents étaient rares. Non qu'ils n'en envoyaient pas, mais les sœurs s'abstenaient de les transmettre aux enfants. Elles les mettaient de côté et

les distribuèrent au compte-gouttes : des bons points pour quand ils seraient sages ou quand ce serait leur anniversaire, ou un jour de fête religieuse. Toutes n'étaient pas agréables, certaines témoignant d'un désir de leur famille de les reprendre, d'autres ne faisant que confirmer le début d'une nouvelle année de solitude.

La chaleur du sourire de mère Angelini assise derrière son bureau en chêne était annihilée par le froid glacial soufflant par le vitrail coloré ouvert dans son dos. La seule source de chaleur provenait du capitonnage du fauteuil sous les fesses de William, là où quelques secondes plus tôt un autre faisait peser le poids de ses espérances.

— Joyeux anniversaire, dit-elle en même temps que ses doigts ridés couraient telles des pattes d'araignée sur les pages d'un registre où elle avait l'air de chercher son nom. Comment allez-vous... William ?

Elle leva les yeux par-dessus ses lunettes poussiéreuses avant d'ajouter :

— C'est votre cinquième anniversaire avec nous, n'est-ce pas ? Ce qui vous fait quel âge dans le canon ?

Mère Angelini exigeait en effet que les garçons calculent le nombre de leurs années à l'aune de la Septante. William se dépêcha de réciter :

— Genèse, Exode, Lévitique...

Et ainsi de suite jusqu'à II Rois. Il avait appris la liste par cœur seulement jusqu'à Judith, le livre correspondant à ses dix-huit ans, l'âge de son émancipation, où il quitterait l'orphelinat, son exode à lui... C'est sans doute pour cette raison qu'il avait lu et relu l'histoire de Judith au point qu'il en était

venu à considérer celle-ci comme son « ancêtre » — une veuve héroïque, tragique et très courtisée, qui ne s'était jamais remariée. Mais si ce livre lui plaisait tant, c'était aussi parce qu'il n'était qu'à moitié admis dans le canon, plus parabole que vérité, à la manière des récits qu'on lui contait à propos de sa mère disparue.

— Bravo, jeune William, approuva mère Angelini. Bravo. Douze ans, c'est un âge merveilleux... C'est à cet âge-là que commence la responsabilité. Ne vous prenez pas pour un adolescent. Vous êtes un jeune homme. C'est juste, qu'en pensez-vous ?

Il fit oui de la tête en respirant l'odeur de laine mouillée et de camphre que brassaient les vents coulis. Il ne parvenait pas à chasser de son esprit l'espoir d'une lettre ou d'une pauvre carte postale.

— Bien, je sais combien vous êtes tous en général avides de nouvelles du monde extérieur... d'apprendre que la grâce de Dieu a accordé à vos parents un travail, un toit, du pain et de quoi se chauffer afin qu'ils puissent venir vous chercher, énonça d'une voix de miel la religieuse, son cou de tortue agité de trémulations.

Elle baissa un instant les yeux sur son registre avant de conclure :

— Hélas, nous savons que dans votre cas c'est une impossibilité, n'est-ce pas, mon jeune ami ?

Et je ne sais pas pourquoi, rectifia intérieurement William.

— Oui, mère Angelini, opina-t-il en ravalant sa salive. Mais puisque c'est aujourd'hui mon anniversaire, j'aimerais en savoir un peu plus. J'ai tellement

de souvenirs de quand j'étais petit... Personne ne m'a dit ce qu'*elle* était devenue.

Il avait sept ans alors. Dans les bras du médecin qui la transportait à l'hôpital, sa mère lui avait chuchoté d'une voix pâteuse : « Je reviens tout de suite. » À moins qu'il ne l'eût imaginé. Pourtant il n'avait pas pu imaginer l'officier de police, cet homme énorme monté chez eux dès le lendemain. William se rappelait que ce colosse avait mangé une poignée des cookies au beurre d'amande de sa mère et s'était impatienté, trouvant qu'il mettait trop de temps à emballer ses affaires. Après quoi, William avait grimpé dans le side-car de sa motocyclette. En route pour le centre d'accueil, il avait salué ses amis comme s'il trônait sur un char à la parade du Golden Potlatch dans les avenues de Seattle, sans se rendre compte qu'en réalité il leur disait au revoir. Une semaine plus tard, les sœurs étaient venues le prendre. *Si j'avais su que je ne reverrais jamais mon appartement, j'aurais emporté quelques jouets, au moins une photo.*

William essaya de ne pas regarder la langue de mère Angelini pointant au coin de sa vieille bouche. Elle était en train de lire une fiche, estampillée d'un cachet officiel, collée sur la page de son registre.

— William, vous êtes assez grand maintenant, je vais vous dire ce que je sais, même si c'est douloureux pour moi.

Ma mère est morte, pensa William, mais il se disait cela presque distraitement. Cela faisait très longtemps qu'il avait accepté cette issue probable, dès qu'ils lui avaient appris que son état avait empiré et qu'elle ne rentrerait pas. Tout comme il avait accepté l'idée qu'il ne connaîtrait jamais l'identité

de son père. En fait, on avait défendu à William de parler de lui.

— D'après le peu d'informations que nous possédons, votre mère était une danseuse du Wah Mee Club... où elle avait beaucoup de succès. Mais voilà, un jour elle s'est rendue malade en ingurgitant une soupe de melon amer et de graines de carottes. Quand cette décoction s'est révélée sans effet, elle a fait couler un bain et a tenté de se faire...

Se faire quoi ?

— Je ne comprends pas, chuchota-t-il, pas trop sûr de vouloir vraiment en savoir plus.

— William, votre mère a été hospitalisée d'urgence, mais elle a été obligée d'attendre des heures et, quand son tour est venu, le médecin s'est montré réticent à soigner une Asiatique, surtout avec une réputation aussi sulfureuse. Il l'a fait transférer à l'ancien hôtel Perry.

William cilla des paupières. Il connaissait cet endroit. Autrefois, il avait joué au foot avec une boîte de conserve au coin de Boren et Madison, au pied de l'imposante bâtisse qui donnait froid dans le dos, même avant que des barreaux poussent à ses fenêtres et qu'elle soit rebaptisée « sanatorium Cabrini ».

Mère Angelini ferma son registre.

— Je crains qu'elle n'en soit jamais repartie.

En arrivant au Moore sur la Seconde Avenue, les plus jeunes d'entre eux avaient oublié leurs parents tant ils étaient pressés de dépenser leurs nickels en barres chocolatées et bonbons au caramel. En quelques minutes, ils eurent la bouche barbouillée. Ils léchèrent le chocolat sur leurs doigts, un par un.

William, lui, s'efforçait de repousser loin de lui la pensée que sa mère avait passé les dernières années de sa vie enfermée dans un hôpital psychiatrique... un asile d'aliénés... une maison de fous. Sœur Briganti lui avait dit un jour qu'à force de rêvasser il finirait dans une maison comme celle-là. Sa mère lui manquait alors qu'il déambulait dans le foyer et regardait les affiches de cinéma, il se rappelait qu'elle l'emmenait voir de vieux films muets dans des petites salles de quartier de seconde exclusivité. Il se rappelait ses bras autour de lui pendant qu'elle murmurait à son oreille, le régaland d'histoires sur ses grands-parents qui avaient été de grandes vedettes de l'opéra chinois.

Debout près des colonnes en marbre, il tenta de savourer l'instant, serrant voracement au creux de sa paume la pièce nickelée. Fort de son expérience des années précédentes, il avait appris à l'économiser et à se guider à l'odeur du beurre fondu et aux *pop* des grains de maïs en train de griller. Il retrouva Sunny, et tous deux réunirent leur fortune pour acheter un grand cornet de popcorn et un soda à l'orange Crush. Les orphelins du Sacré-Cœur n'étaient pas les seuls de leur espèce : il y avait devant eux des centaines de garçons de différentes institutions, maisons d'enfants et de correction. Ils observaient leurs rangs, ces gamins à la mine malade dans leurs uniformes grisâtres délavés ; on aurait cru une armée de petits chiffonniers. Confronté à ce qui ressemblait à s'y méprendre à des costumes de détenus, William se sentit endimanché dans son veston pourtant mal coupé et ses knickerbockers élimés que d'autres

avaient portés avant lui et qui lui arrivaient presque aux chevilles. Il but une gorgée de soda, et le bout de ruban noir lui tenant lieu de cravate lui étrangua l'œsophage. En dépit de ces différences, alors qu'ils attendaient en une masse bourdonnante d'excitation l'ouverture des portes de la salle, la même lueur ravie dansait au fond de leurs yeux. Comme tous les garçons du Sacré-Cœur, William avait espéré qu'on leur projetterait *L'Explorateur en folie* ou un film d'horreur tel que *Les Morts-vivants* – d'autant plus qu'il avait entendu dire que le Broadway avait offert dix dollars à toute femme capable d'assister à la séance de minuit sans hurler de terreur. Hélas, les sœurs avaient décidé que *La Ruée vers l'Ouest* conviendrait mieux à leurs esprits impressionnables.

Saperlipopette ! pensa William. Je dois m'estimer heureux de pouvoir m'échapper un peu, heureux de voir un film, même un court-métrage. Sunny, en revanche, manifestait moins d'enthousiasme.

Lorsque, enfin, les portes rouges s'ouvrirent, sœur Briganti prit William par les épaules et les poussa tous les deux, Sunny et lui, en toute hâte jusqu'à leurs places.

— Soyez sages et, quoi qu'il arrive, ne vous faites pas remarquer. Évitez surtout de croiser le regard des ouvreurs, leur murmura-t-elle.

William obtempéra mais ne comprit que lorsqu'il leva les yeux : le balcon était rempli de garçons de couleur et de quelques Indiens, comme Sunny. Ils avaient dû patienter dehors dans le passage devant une entrée latérale. Suis-je un garçon de couleur ? se demanda William. Et si oui, laquelle ? Ils se

partagèrent le cornet de pop-corn et William se tassa sur le siège tendu de velours pourpre.

Les lumières baissèrent, les rideaux pelucheux s'écartèrent et un piano mécanique se mit à jouer pour accompagner un dessin animé en noir et blanc avec Betty Boop et Barnacle Bill. William savait que pour les « petits » c'était le meilleur moment. Ils ne tiendraient pas au-delà des bandes-annonces et des *Movietone Follies*. Ils roupilleraient pendant la moitié du film, et rêveraient en Technicolor.

Lorsque la musique des *Follies* démarra, William fit un effort pour chanter en chœur avec les autres sur les morceaux de Jackie Cooper et des Lane Sisters. Il rit aux bouffonneries de Stepin Fetchit, encore plus fort que les gosses du balcon au-dessus de lui. Toutefois un grand silence se fit dans la salle quand une chanteuse inconnue se mit à fredonner « Dream a Little Dream of Me » – « Rêve un petit rêve de moi » – en fixant la caméra d'un regard espiègle. Au début, William se dit : Elle ressemble à Myrna Loy dans *La Garde noire*. Sauf que son air exotique n'était pas un artifice de maquillage, elle était vraiment chinoise, comme Anna May Wong, la seule star de cinéma asiatique. Sa beauté, que rehaussait une voix de miel, provoqua de la part des « grands » des sifflets, qui à leur tour amenèrent des réprimandes de la part de sœur Briganti, laquelle jurait aussi bien en latin qu'en italien. Mais William, lui, ne sifflait pas : bouche bée, il contemplait l'écran scintillant sans s'apercevoir qu'il était en train de renverser son pop-corn. Le nom de la chanteuse était Willow Frost. Un nom de scène, se dit William. Et le bouquet, c'était que Willow, Stepin et une

foule d'artistes des *Movietone Follies* allaient bientôt se produire EN DIRECT DANS UN THÉÂTRE PRÈS DE CHEZ VOUS, À VANCOUVER, PORTLAND, SPOKANE ET SEATTLE. Billets disponibles DÈS MAINTENANT ! N'ATTENDEZ PAS QUE LE SPECTACLE AFFICHE COMPLET !

Sunny donna un coup de coude à William en disant :

— Ça alors, j'aimerais bien voir ce spectacle.

— Moi, il faut... que... que j'y aille, bredouilla William, les yeux toujours fixés sur l'image fantôme de la femme sur le noir de l'écran.

Les premières notes de musique du western s'élevèrent, aussi lointaines que les plaines de l'Okla-homa où se déroulait l'histoire.

— T'as le droit de rêver, Willie.

Était-ce le fruit de son imagination ? Il s'était peut-être de nouveau laissé aller à rêver éveillé... Mais une chose était sûre : il devait à tout prix la voir en chair et en os. Cette actrice, il l'avait connue sous un autre nom. Il en était sûr et certain. Pour leurs voisins de Chinatown, elle avait été Liu Song, mais lui l'appelait simplement *ah-ma*. Il se répéta les deux syllabes. Il devait savoir si elle, elle reconnaîtrait sa voix à lui, si elle le reconnaîtrait, lui, après cinq longues années de séparation.

Parce que Willow Frost est beaucoup de personnes à la fois, pensa William, une chanteuse, une danseuse, une star de cinéma, mais avant tout, Willow Frost est ma mère.

LES YEUX DU CŒUR

(1934)

A la fin du film, William applaudit par politesse ; tout le monde battait des mains sauf les « petits », qui se réveillèrent en sursaut en se frottant les yeux, éblouis par le retour clignotant de la lumière. Les portes de la salle s'ouvrirent au déferlement d'un soleil aveuglant. William et Sunny suivirent les autres sortant deux par deux pour aller s'entasser autour de l'arrêt du tramway sous un ciel bleu, rare à Seattle. Il faisait froid et des nuages s'accumulaient au-dessus des monts Olympic. William rit aux éclats en voyant Sunny ramasser un vieux mégot par terre et faire semblant de fumer en essayant de souffler des ronds dans l'air rien qu'avec son haleine. Des « grands » se coulaient au milieu de leur meute pacifique dans l'espoir d'échapper au vent qui faisait virevolter les prospectus et les tracts comme ces boules de

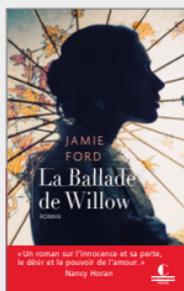
mauvaises herbes errantes dans le western qu'ils venaient de voir.

William sentait l'odeur des algues séchant sur le sable de l'estuaire du Puget Sound, il décelait aussi un fumet de bouillon de fruits de mer. L'eau à la bouche, il en chercha la source des yeux et aperçut sœur Briganti discutant sur le trottoir d'en face avec un cireur de chaussures occupé à distribuer des journaux aux hommes dans la file d'attente de la soupe populaire. William compta quatre-vingts personnes jusqu'au coin de la rue, où la queue se prolongeait hors de vue. Des hommes silencieux et endimanchés, costumes de laine et cravates tricotées, mais sous leurs chapeaux et leurs écharpes ils ne s'étaient pas rasés depuis des jours ou des semaines. Je me demande s'il y a parmi eux le père de l'un d'entre nous, songea William.

— C'est le film le plus épatant que j'aie jamais vu, déclara Sunny en désignant des yeux l'auvent bordé d'ampoules au fronton du théâtre, ce qui eut pour effet de distraire William des gesticulations querelleuses de sœur Briganti.

À part les scènes avec des milliers de cavaliers lancés au grand galop dans la prairie, le film lui avait semblé surtout ennuyeux. Il faut dire qu'il avait été troublé par des souvenirs de son ah-ma et de Willow. Il tenta de se rappeler les traits de son visage alors que sa mère était endormie dans la baignoire, il se représentait celui de Willow sur le grand écran. Il avait peur d'oublier l'une et l'autre. Sa mère était semblable à un fantôme, semblable aux ronds que Sunny faisait dans l'air froid avec la vapeur de son haleine. Il voulait attraper quelque chose, mais sa main se refermait sur du vent.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La Ballade de Willow

Jamie Ford



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON